

mettait seule sa vie en danger. On conduisit près de lui Rozy et celui-ci le reconnut pour le militaire qui avait coupé la gorge à Du Vigier.

— Nous le saurons bientôt, lui dit-on. Il parlera.

Peu de temps après, une seconde confrontation eut lieu ; Gruthus, interrogé s'il connaissait Rozy, répondit qu'il ne l'avait jamais vu. Quant à ce qui s'était passé à l'hôtel de Saint-Méran, il déclara que les auteurs du crime étaient Cartouche et son lieutenant Balagny et qu'il avait été blessé par eux cherchant à défendre le jeune comte.

— Pourquoi, lui demanda-t-on, êtes-vous allé deux fois chez M. de Saint-Méran ?

— C'est un secret qui ne m'appartient pas, répondit-il.

Mais il ne pouvait garder longtemps le silence. Un des exempts auxquels il avait distribué des coups de pistolet le reconnut. Son identité, son passé furent restitués. De nombreuses escroqueries, des vols à main armée, plusieurs assassinats furent relevés à sa charge, et il devint clair que sa convalescence s'achèverait en place de grève. A cette perspective Gruthus ne perdit rien de son assurance ni de son appétit. Il possédait un moyen certain de blanchir son passé, de se faire élargir et de toucher une récompense : — c'était de livrer Cartouche.

Il prépara ce dévouement. Il prit soin, chaque fois qu'il fut interrogé, de mêler Cartouche et Balagny à ses propres affaires et se donna pour un de leurs fanatiques intimes. Lorsqu'il commença à se rétablir, afin de prolonger le bien-être relatif dont il avait été entouré jusqu'alors, il annonça qu'il était prêt à livrer Cartouche si on voulait allonger sa chaîne, de façon à ce qu'il pût se rendre en certain endroit tendre un piège au plus méchant des bandits.

Ces ouvertures furent favorablement accueillies et l'agent Postel fut chargé de s'entendre avec lui.

XIV

CARTOUCHE PASSE LA POLICE EN REVUE

Aucun bruit n'avait transpiré sur le drame de Saint-Méran ; le Craqueur et Gruthus avaient été mis au secret dès que l'on avait soupçonné que la mort de Maxime se rattachait à celle de Henri Du Vigier.

Cependant Cartouche, après s'être échappé de l'hôtel de Saint-Méran, s'était caché dans les environs afin de voir ce qui allait se passer. Bien lui en prit ; il avait vu ainsi transporter Gruthus à l'hôpital et avait appris que son ennemi mortel vivait encore. Certain qu'il était gardé prisonnier et par conséquent logé à part, il s'attacha à obtenir seulement des nouvelles de sa santé ; ce qui était déjà assez difficile.

Il lui fallut nouer toute une intrigue à laquelle il employa la Manon-le-Roi, dont il était satisfait. Cette fille, sous le prétexte de visiter des malades et de leur porter des douceurs, parvint à connaître la bonne sœur qui soignait le prisonnier. A force de mûmeries, elle capta sa confiance, fit passer du sucre et du chocolat à l'intéressant blessé et en retour obtint des nouvelles de sa santé.

Gruthus, d'autre part, finit par deviner que ces envois de friandises provenaient de la Manon ; et il fut sensible à ces marques d'intérêt et verbalement, par la sœur, remercia vivement l'anguilleuse.

Chaque jour de visite, Manon allait donner à Cartouche des nouvelles du blessé. Lorsque enfin elle lui apprit qu'il avait été transféré à la prison de la Convoiergerie, Cartouche comprit

qu'il allait se passer quelque chose de grave, que Gruthus allait s'occuper de lui, et tâcher de prendre sa revanche. Il redoubla donc de précautions. Non seulement il ne mit plus les pieds aux "Trois-Poissons," mais il n'alla plus au "Pistolet" que rarement et par des chemins détournés. Il évita Jeannelon, trop connue et trop facile à attraper. Il ne coucha point deux jours de suite dans le même endroit. Jamais à aucune époque il n'avait été aussi alarmé.

Cependant cette alarme ne l'abaissait point jusqu'à la coura-dise, et le guet avait toujours fort affaire, Postel même en eut encore à souffrir. Cet agent était né sous un astro fâcheux, il s'acharnait à la poursuite de Cartouche quand il eût dû au contraire mettre tous ses soins à l'éviter. Plus d'une fois, depuis son retour de Bray-sur-Seine, Cartouche sentit Postel sur ses talons. Pour le dégoûter lui et ses confrères, le bandit résolut de lui donner une verte leçon.

Un jour de grande fête il se rendit rue de Tournon. Cette rue était la plus large de la rive gauche et il était d'usage, à certains grands jours, d'y passer la revue du guet à pied et du guet à cheval.

Cette solennité avait le double effet d'attirer beaucoup de badauds et de dégarnir, au moins pour deux heures, tous les postes de police.

Cartouche se promettait, après avoir passé la revue, de visiter les coffres de quelques marchands du Luxembourg. Les troupes de la garde parisienne formées sur trois rangs, à droite et à gauche de la rue, offraient vraiment un beau coup d'œil, surtout à un amateur comme Cartouche. Le ciel s'était mis de la partie et criblait de rayons les galons et les armes des troupes de l'ordre public.

Il y avait des dames aux fenêtres et les deux extrémités de la rue étaient noires de populaire. Entre deux bataillons à gauche, vis-à-vis de l'ambassade d'Espagne, se tenaient, en robes, sur leurs mules, les hauts fonctionnaires de la police municipale, le lieutenant général à leur tête. Entre les deux lignes de troupes, l'espace, assez large, était réservé aux officiers et à quelques exempts ou quelques agents secrets. Ces derniers, fiers de la faveur dont ils jouissaient, se pavanaient entre les lignes des archers.

Avec l'aplomb qu'on lui connaît, Cartouche s'avanga, la canne à la main, d'un pas modéré dans cet espace réservé et se dirigea vers le palais du Luxembourg. Son assurance le mit au-dessus des soupçons et nul ne songea à lui demander ce qu'il faisait là.

Il vit d'abord les archers de la Monnaie et dans leurs rangs reconnut D. France, que son audacieuse apparition dut beaucoup divertir, puis d'autres qui, en maintes circonstances, ne s'étaient point non plus montrés intraitables.

Dans l'espace réservé il circulait également au milieu des reptiles les plus inoffensifs et les plus venimeux. D'Argenson composait sa police d'éléments très divers. Un jour Louis XV lui demandait où il recrutait ses espions ; il répondit avec cynisme :

— Siro, je les recrute un peu partout, mais principalement parmi les ducs et les laquais. Je paye les premiers dix louis et les seconds dix sous.

Dans cette police, aussi nombreuse que mal choisie, il y avait des gens plus dangereux qu'utiles pour l'ordre public.

Le chef de bandits, examinant les physionomies, prenait des notes.

Il monta ainsi la rue paisiblement et il allait se mêler au